



Il sentit une main sur son épaule. — Page 23, col. 1.

de son régiment lui a rendu les honneurs militaires.

« On pense généralement que la campagne est terminée et que les diplomates finiront la guerre. »

LXVII

STEPHEN A MAGDELEINE.

Je n'ai plus que toi, toi seule au monde, Magdeleine; mon frère, mon Eugène, mon frère bien-aimé est mort : c'est un lien de moins à la vie, je n'ai plus que toi. C'était la seule part de mon âme que tu n'avais pas : tu hérites de lui.

Je suis bien triste, bien accablé. Le pauvre enfant a souffert sans avoir auprès de son lit de douleur un regard ami, sans presser la main de son frère. Je me reproche sa mort plus que je ne puis te le dire.

Aime-moi, Magdeleine; aime-moi, j'en ai bien besoin, je suis tout à toi, je n'ai plus rien que toi; donne une larme à Eugène, Magdeleine; il était bon, brave et beau, sa vie avait une riante aurore. Pleure avec moi, Magdeleine, pleure, je suis seul, bien seul. Pauvre enfant! quand j'aurais voulu lui dire adieu. Son visage, si gai, si riant, contracté convulsivement par la douleur; ses jolis cheveux blonds souillés de sang, son corps brisé, sa face pâle, son œil terne, autrefois si vif... horrible chose!

Oh! si j'avais été près de lui, je l'aurais couvert de mon corps, je l'aurais sauvé. Il aimait la vie, la sienne était dorée de bonheur et d'insouciance! il l'a quittée en la regrettant, en se cramponnant après elle.

O mon frère! mon Eugène! adieu!

LXVIII

Dans les plaines l'herbe est jaunie...
Poète, échauffe-toi du feu de ton génie;
Tu n'as pas d'autre feu.

A quelques jours de là Stephen reçut une lettre de son père. Après un long sermon sur la désol-

béissance des enfants, qui avait causé la mort d'Eugène, disait-il, il annonçait que, pour la dernière fois, il écrivait à Stephen pour l'engager à profiter de ce funeste exemple, suivre les avis de gens plus sensés que lui et venir épouser sa cousine, qui était encore libre et à laquelle on avait caché sa folie.

Stephen refusa, quoiqu'il fût alors plus pauvre et plus nécessaire que jamais. Peu à peu l'impression funeste de la mort de son frère prit une teinte un peu moins sombre. Il s'habitua à penser qu'il n'y avait plus pour lui ni peines ni souffrances, qu'il était heureux au ciel ou qu'il était anéanti. Il avait reçu d'un officier, qui en avait eu la commission d'Eugène mourant, le sabre de son frère, le sabre qu'il avait à la main le jour de son funeste accident. Ce présent lui donna une consolation : il avait eu l'adieu de son frère.

D'autre part, il avait la promesse positive qu'un mois encore et il serait installé dans la place, objet de tous ses desirs qui devait lui permettre de demander Magdeleine à son père.

L'isolement du cœur où le mettait la mort d'Eugène lui rendait plus nécessaire encore son rapprochement de celle qui était toute sa vie et tout son bonheur, et il pressait de tous ses vœux chaque jour, chaque instant.

LXIX

UN BONHEUR.

— Je n'accepterai pas, dit Magdeleine.

— C'est une folie, reprit Suzanne; il est beau et riche, et t'aime à en perdre la tête.

— Stephen m'aime aussi, et je lui ai promis d'être à lui, à la face du ciel.

— Regarde l'avenir, chère Magdeleine; tu n'es pas riche et Stephen est pauvre : l'un et l'autre vous pouvez faire un riche mariage, lui en épousant sa cousine, et toi monsieur Edward.

« Si par une niaise infidélité, si par un inutile entêtement, vous vous obstinez tous deux à être l'un à l'autre, il viendra un jour où vous regret-

terez la richesse. L'amour meurt dans la pauvreté, l'amour est un luxe de vie; il ne peut exister quand la vie entière est prise et partagée par des soins minutieux d'argent, par une lutte continuelle contre la pauvreté; l'un et l'autre vous serez malheureux, non-seulement de vos privations personnelles, mais encore de celles que vous verrez éprouver à l'autre. »

— J'aime Stephen! c'est le meilleur et le plus noble des hommes; son amour suffit à ma vie.

— Regarde autour de toi, Magdeleine; vois ce qui advient de tous ces mariages d'inclination; tous les efforts, tous les ressorts de la vie sont tendus vers un seul but; mais une fois le but atteint, l'esprit et le cœur se divisent en une multitude d'autres soins, d'autres affections. L'amour s'use par la jouissance comme les forces par un repos prolongé; il n'y a que la lutte pour les entretenir.

« Tu n'aimes pas Stephen et Stephen ne t'aime pas; ce que vous aimez l'un et l'autre, c'est une image idéale, un ensemble chimérique de perfections que vous vous appliquez. Relis cette folle lettre de ce fou, tu verras que tu es pour lui, non une femme, mais une femme qu'il adore sous ta forme, comme on adore Dieu dans une statue ou dans un tableau, comme les druides adoraient Teutatès sous la forme d'un tronc de bois. Le pauvre garçon a rêvé une divinité et t'a choisie pour la représenter; il l'a incarnée en toi; son imagination a été si loin qu'elle le rendra injuste pour la beauté et les qualités que tu possèdes, parce que ce qu'il veut n'existe pas, et toi, Magdeleine, tu es loin d'être folle comme lui : ton exaltation n'est qu'un reflet de sa folie.

— Suzanne, il m'a confié son bonheur, est-ce pour le tuer?

— Tu ne le tueras pas moins en te donnant à lui, tandis qu'en suivant nos avis, au moins tu lui conserveras l'illusion, qui est le véritable aliment de sa vie. Je le crois, il est capable de tout faire, bien et mal, pour te conquérir; mais une fois à lui, il verra que tu n'es qu'une femme, et